

Brigitte Adès

Les Exilés du Paradis



Brigitte Adès
LES EXILÉS DU PARADIS

Roman

Collection I venticinque
dirigée par Elisabetta Sibilio

Impression
Geca / Industrie Grafiche
San Giuliano Milanese (MI)

Mise en page
Maria Chiara Santoro

© Portaparole

7, rue Yvan Audouard
13200 Arles
Tél. +33 4 9091 3861
www.portaparole.it
info@portaparole.it

ISBN 978-88-97539-67-4

1^e édition juin 2017

Il y a des romans qui en disent plus long sur la réalité du monde que les essais les plus sophistiqués.

À travers l'amitié de deux jeunes franco-iraniens, dont le destin va diverger malgré eux, *Les Exilés du Paradis* plongent le lecteur au cœur du grand affrontement du moment qui oppose l'Islam éclairé au radicalisme le plus obscurantiste.

En se tournant vers ses racines, Farhad découvre que cette lutte entre deux projets de sociétés existait déjà en Perse au onzième siècle. Son ancêtre n'avait-il pas lutté contre la secte des Assassins, les premiers terroristes de l'Histoire ? Devenant le moteur de son existence et du roman, ses investigations conduisent Farhad à Ispahan, sa ville natale, puis à Londres et enfin à Paris. Ses voyages sont à la fois une introspection et une analyse critique de ces villes. Fort de cette connaissance, il s'installe à Londres où il organise bientôt des groupes de réflexion sur la pratique de l'islam, menant parallèlement une enquête qui le mettra en présence d'une machine de guerre sous-jacente alimentée par des réseaux islamistes.

Une réflexion sur toutes les facettes de l'Islam et leur incidence sur nos jeunes aux repères de plus en plus flous. Mais aussi une très belle fresque contemporaine sur l'amitié et la rédemption par l'amour, que tisse Brigitte Adès avec la finesse de sa double culture.



Brigitte Adès, journaliste, chef du bureau britannique et du site de la revue *Politique Internationale*, est spécialisée dans les interviews des grands « décideurs » politiques, parmi lesquels Thatcher, Cameron, Moubarak, Gorbatchev, Tony Blair, Richard Holbrooke, Zaki Yamani, Amartya Sen. Ses articles sont publiés dans de nombreux journaux dont *Le Figaro*, *Le Point*, *Huffingtonpost*, *International New York Times*, *Focus*, *Espresso*, *Corriere della Sera*. Elle a fait ses études de relations internationales à Oxford, où elle a rencontré un jeune étudiant iranien devenu son mari.



Farhad s'arrêta pour regarder le ciel. Il suivit des yeux quelques nuages dispersés par le vent.

Une sensation désagréable l'avait freiné dans sa course. Il s'était senti étranger à Paris, la ville où il avait passé la majeure partie de sa vie. Il avait levé la tête pour se rassurer. Le ciel était bleu comme à Téhéran quand le vent apportait la fraîcheur des montagnes, comme à New York quand au petit matin il regardait au sommet des gratte-ciel. Ce ciel formait un trait d'union entre ses vies.

Jusqu'à présent, il ne s'était jamais écouté. Pour réussir il lui avait fallu faire taire beaucoup de voix. À vingt-quatre ans, il revenait diplômé d'une grande université américaine, et il avait eu des propositions d'embauche impossibles à ignorer.

Il reconnaissait ce malaise. Pour la première fois, il le laissait se propager. Il se tenait immobile, craignant que cet autre lui, qui se manifestait à cet instant, ne s'enfouisse à nouveau. Cette voix le rendait plus présent à lui-même.

Farhad détacha ses yeux du ciel pour faire face aux passants. Ces quatre ans d'absence, lui conféraient une certaine lucidité. Son visage pâle et ses cheveux noirs presque drus, lui donnaient un air étrange. Ses traits se crispèrent. Il frissonna à l'idée de ressembler un jour à ces

êtres indifférents et sans regard qui ne sentaient pas la vie frémir dans les arbres. Ces badauds, malgré leurs origines variées, formaient un ensemble uniforme. Si un bon génie pouvait les placer dans une autre grande ville d'Occident, ils n'auraient pas détonné dans leur nouveau décor. Eux-mêmes ne s'en seraient pas aperçu.

Il redoutait d'avoir à se remettre en marche. Heurté par la foule, il oscilla, avant de reprendre son pas rapide. Il se sentit mieux, décidé à intégrer cette autre voix dans sa vie. L'avenue des Champs-Élysées s'étendait devant lui. Il quitta le Rond-Point vers la Concorde. Remarquant les marronniers il eut envie de lever les bras et toucher les branches où persistaient quelques fleurs. En Amérique, il n'aurait pas hésité. Ici, il savait adopter une attitude plus calme, plus adulte. Alors qu'il passait devant le Théâtre Marigny, il songea qu'il n'avait pas assisté à une seule pièce en quatre ans. Il s'arrêta devant la station Champs-Élysées-Clemenceau et regarda sa montre : 14h. Une main vint se poser sur son épaule.

... ..

— Je savais que tu viendrais, dit sa tante lorsqu'il entra.

La table basse était couverte de ses desserts favoris. Elle ne lui en voulait nullement d'avoir disparu si longtemps. Ils s'assirent un à côté de l'autre sur le canapé. Sous ses traits d'homme, en le contemplant, elle retrouvait l'expression de l'enfant qu'elle avait contribué à élever : un mélange d'innocence et de loyauté, un visage qui ne cachait rien, où les tourments de l'âme étaient visibles. Son cœur n'avait pas été entaché par ce séjour

chez les Américains. Nasrine ne leur avait jamais pardonné d'avoir lâché l'Iran en 1979 et ainsi contribué à la mort de son frère.

— Tu as l'air un peu contrarié mon enfant...

Farhad hocha la tête, la fixant maintenant de son regard bleu limpide. Elle le connaissait à la perfection.

Dans sa petite enfance, quand ses parents étaient en voyage, Farhad avait passé de longues vacances avec sa tante. Il aimait séjourner dans leur maison près d'Ispahan, avec son grand jardin de roses et ses bassins entre lesquels couraient des filets d'eau qui venaient alimenter des fontaines au murmure cristallin. Il pouvait passer des heures à poursuivre son jeu favori : laisser filer deux pétales qu'il plaçait dans deux cours d'eau parallèles. Il les suivait de dalle en dalle, silencieuses, jusqu'au dernier bassin, en contrebas, pour voir lequel arriverait en premier. Sans ces embarcations de couleur, on aurait eu l'impression d'une complète immobilité de l'eau.

Contemplant les friandises de son enfance, un pan de sa vie lui revenait en mémoire. Il se souvint d'un après-midi où, à six ans, il était allé la trouver pour lui demander pourquoi il devait retourner à l'école et s'arracher à ses jeux. Pourquoi tant d'heures perdues à étudier assis, alors qu'il était possible de courir dans le jardin et regarder vivre les insectes et les plantes ? Sa grand-tante pourrait lui enseigner tellement de choses ! Elle l'avait regardé, amusée par ces tourments qu'elle avait pris au sérieux. Elle lui avait donné ses conditions : elle l'autorisait à rester l'après-midi, s'il lisait avec elle à haute voix deux chapitres du *Shahnameh*¹. Ils choisiraient ensemble deux passages versifiés à apprendre par cœur.

En acceptant, le petit garçon n'avait pas réalisé que sa tante lui demandait beaucoup en échange d'un après-midi d'école. Farhad s'était toujours souvenu avec nostalgie de la lecture des exploits de Rostam, merveilleux guerrier qui représentait l'archétype d'un homme accompli. L'épopée de ce héros avait marqué à jamais l'imagination de l'enfant. En songeant à cette scène, il se sentit apaisé.

Farhad avait fait abstraction de ses origines iraniennes pendant ses années d'université. Et sa mère, attachée à s'intégrer en France, leur pays d'accueil, n'avait emporté d'Iran qu'un livre de Saadi.

Tout en respirant les pétales de roses et dévorant les gâteaux aux goûts de cardamome, Farhad posa des questions sur leur famille. Il avait envie de connaître la vie de ses ancêtres. Mais il ne voulait pas entendre à nouveau l'histoire tragique de son grand-père, général en chef de l'armée de l'air du Chah. Considéré comme l'un des seuls officiers capables de renverser le nouveau régime. Cet homme, un des premiers Iraniens à intégrer l'Académie militaire de West Point, dont il était sorti major, avait été exécuté dès les premières heures de la révolution. Hormis lui, Farhad ne connaissait rien de l'histoire de sa famille.

Tante Nasrine ne se fit pas prier.

... ..

Le lendemain Farhad retrouva avec bonheur, dès qu'il sortit, la température idéale des matins de Téhéran. Il n'avait pas souhaité s'attarder en ville, mais ne put, ce

matin-là, résister à l'envie de revoir les rues où il avait trottiné, enfant.

Farhad avait réservé un taxi pour se rendre à Ispahan et, avant de prendre l'autoroute, il demanda au chauffeur de faire un tour dans le quartier de Valiasr. La gaieté continuait à faire partie de la rue. Il fut frappé par la jeunesse. Des milliers de têtes brunes s'avançaient le long des trottoirs. C'étaient encore les vacances d'été et tout le monde était dehors. Les rires et les plaisanteries fusaient, les habits des jeunes-filles étaient colorés. Les rues, ayant été rebaptisées, étaient impossibles à repérer, si bien qu'il ne savait pas où il se trouvait. Soudain, la voiture déboucha sur l'ancienne avenue Pahlavi, nommée Valiasr, le maître du Temps, en référence au douzième imam chiite. Il ne put s'empêcher de demander au taxi de s'arrêter.

Pour la première fois depuis plusieurs semaines, il se sentit bien. Il leva la tête et revit les immenses *Platanus orientalis*. Ils survivraient à d'autres changements de régime. Il se mit en marche en se mêlant à la foule qui se pressait. Même si certains jeunes portaient des tee-shirts et des jeans, leurs couleurs rappelaient le folklore de la Perse éternelle. Cela lui donnait l'impression d'un peuple décidé, héritier d'une histoire forte que l'Occident n'avait pas réussi à influencer. Soudain il eut envie d'un jus de melon. Il se rappela que l'on en vendait près du bazar.

... ..

La voiture entrait dans l'un des anciens villages. Farhad tressaillit. Il ferma les yeux de peur d'être déçu. Le désir de retrouver les sensations de son enfance était trop fort.

L'odeur des fleurs de jasmin l'incita à regarder : les mêmes murs roses entouraient la ville. Sur la place du village où le marché grouillait de monde, les odeurs d'épices emplissaient jusqu'à la voiture. Tout lui revint en mémoire. La maison de famille avec un hectare de jardin. Vingt-cinq kilomètres le séparaient du lieu le plus cher de sa vie. Comment allait-il le retrouver ?

L'émotion n'eut pas le temps de le submerger, tant son allégresse était grande à la vue des hauts cyprès qui bordaient l'allée. Il faisait encore jour. Il reconnut le long bassin rectangulaire, l'architecture du fief de la famille et ses dépendances. Il voulut demander au chauffeur de continuer la route à pied, mais la voiture passait sous le portail ouvert et il apercevait une silhouette devant l'entrée principale.

Un homme, la soixantaine l'attendait. C'était Hachem, l'ancien jardinier, désormais propriétaire et garant. Il partageait la maison avec un cousin éloigné de la famille de Farhad. Hachem s'appliquait à déceler sur le jeune visage aux yeux clairs sous ses sourcils épais, les ressemblances de famille. Farhad le dévisageait aussi avec attention, puis il l'embrassa avec élan. Hachem n'avait-il pas été son maître herboriste et son professeur de football ? Ne l'avait-il pas, maintes fois, aidé à se cacher, lorsqu'on le cherchait, les après-midi trop chauds, pour le faire étudier ?

Avec beaucoup de respect, Hachem le détacha de lui, baisa la main du fils de son ancien maître, et l'entraîna dans la maison. Tant de souvenirs surgissaient à la vue des craquelures de l'entrée, que l'imaginaire de Farhad enfant transformait en parchemins incrustés sur les murs, indiquant les plans d'un trésor caché.

Une légère odeur d'humidité et d'épices flottait, alors que Farhad avançait dans la galerie d'un pas assuré. Il eut un moment de recul lorsqu'il aperçut une femme en tchador, affairée dans la grande cuisine, au fond. La nouvelle épouse du jardinier les attendait. Elle avait préparé un abondant repas traditionnel. En Iran, l'hospitalité fait loi.

Mais, avant de se mettre à table, en prétextant la tombée de la nuit proche, Hachem l'emmena dans le jardin. Il avait une surprise pour lui dans sa remise. Le jardinier y avait conservé quelques-uns des ses jouets en bois et sa première bicyclette.

— Le plus dur a été d'interdire à mes enfants d'y toucher, raconta-t-il souriant, soulagé d'avoir enfin un témoin de sa fidélité envers une famille dont il avait tant aimé partager la vie.

Farhad fut ému par la manière dont ce cœur simple avait installé ces reliques qui, avec le temps, avaient perdu leur lustre, comme dans un musée personnel du passé. Il lui semblait que les siens étaient idéalisés, hissés au rang d'icônes par cet homme qui n'avait pas voulu s'adapter à la nouvelle donne politique. Il comprit le poids de l'esprit féodal et ressentit la souffrance qui avait dû être celle d'Hachem, ces trente dernières années. Alors que Farhad avait vécu en Europe, que ses parents s'étaient efforcés de refaire leur vie à l'étranger, lui était resté, garant du passé, figé dans ses souvenirs.

Il y eut un moment de silence. Pour le rompre, Farhad s'extasia devant ses jouets, tout en refusant de se laisser aller à la nostalgie, Farhad lui demanda s'il était heureux avec sa deuxième épouse. Afin que Hachem, veuf, ne soit pas inquiet après leur départ, et qu'il n'eût pas à quitter les

lieux, la famille de Farhad lui avait vivement conseillé, de prendre une seconde femme dont les convictions politiques et religieuses ne faisaient aucun doute. Il avait choisi Zahra, fille d'un gardien de la révolution, qui lui avait donné deux enfants.

— Venez faire sa connaissance, dit-il, ma Zahra est très bonne cuisinière.

Le dîner dans l'immense cuisine se passa au mieux, sous l'œil légèrement inquisiteur de la femme. Lorsque surgissaient des anecdotes du passé, dès que la complicité des deux hommes devenait plus forte, elle passait de l'étonnement au mépris, à mesure que Hachem, enflammé, commençait à décrire les difficultés du pays et à exprimer ses regrets pour l'ancienne monarchie. Farhad changeait alors de sujet.

« Heureusement, je ne reste qu'une nuit, se dit Farhad en sortant de table, sinon Hachem pourrait avoir des ennuis ».

Hachem avait insisté pour que le jeune homme dorme au premier étage, mais Farhad avait préféré le rez-de-chaussée par politesse, mais aussi parce-que dans ces chambres jadis partagées avec ses cousins, il y avait de bons souvenirs. Sa pièce préférée avec des grandes portes-fenêtres donnait sur le jardin et il sortit. Les bassins en cascade subsistaient devant lui. Hachem les avait mis en route. Leur ruissellement amical l'accueillit dès ses premiers pas.

Rentré se coucher Farhad se dit qu'il ne dormirait pas cette nuit.

Il entendait le coassement prolongé des crapauds. Retrouvant ces bruits familiers, deux heures passèrent où,

les yeux clos, il revécut les moments charnières de sa vie, son enfance dans cette maison enchantée, l'arrachement du départ, transformé en exil, ses études en France puis aux États-Unis. Et ce brusque désir de retour inexplicable mais fondateur, nécessaire à sa construction d'adulte. Au détour d'un souvenir, une douleur le prenait, avant de s'estomper.

Farhad remarquait le lien entre ces élancements et ses efforts pour s'adapter à sa nouvelle vie. L'ensemble était lié à un sentiment de bonheur perdu, à son attachement à ses souvenirs d'enfance. Ceux qui avaient trait à la formation des sens, étaient revécus comme un pur bonheur. Ses incursions dans le poulailler pour gober des œufs et observer les poussins qui se regroupaient en boule à son approche. Son amour pour Palang, le chien-loup à qui il renvoyait sa balle tiédie par son haleine. Il avait maintes fois revu la scène de leur départ. Il l'avait enjolivée pour mieux l'enfourir. Cette scène, maintenant lui apparaissait dans toute sa réalité. Une famille de plus, déplacée pour toujours, en un siècle où tant d'autres l'avaient été avant elle. Le siècle le plus mouvementé de l'Histoire. Cette réalité l'avait convaincu de taire ses souffrances. N'avaient-ils pas été privilégiés d'avoir pu anticiper leur départ ? Sa mère avait pu retrouver une carrière et refaire une vie.

Mais cette construction mentale aujourd'hui s'écroulait, car les souffrances empêchaient de masquer la précarité psychologique qui avait accompagné son exil.

Il se secoua. La maison était silencieuse. Il ouvrit la porte-fenêtre de sa chambre et sortit à nouveau. Une lune presque pleine, droite au zénith, éclairait la terre sans ombre et donnait un reflet argenté au sol sableux. Les

crapauds s'étaient tus, mais le hululement d'une chouette perçait à présent le calme de la nuit. Farhad souleva le loquet de la grange. Une odeur âcre, de terre et d'humidité flottait dans la pièce. Il tressaillit au grincement de ses pas sur le parquet inégal et s'avança.

La crypte devait être construite sous l'actuelle grange, sa tante Nasrine lui avait donné maints indices, afin de s'orienter. Le secret, transmis à un seul membre de la famille, était passé de génération en génération. Farhad en ressentait une grande fierté.

La lune, qui entrait par la lucarne, indiquerait pendant deux heures un point précis de la pièce, où se trouverait l'entrée. Il se dirigea vers le mur éclairé et reconnut le sigle, à peine visible, à droite du crochet à licol. Il appuya fermement au milieu. Une trappe s'ouvrit sans bruit, qui déplaça une couche de terre. Farhad descendit les marches en pierre éclairées par la lune, qui laissaient présager l'existence d'une pièce architecturée plus bas. Il y parvint sans encombre. Il alluma son portable dont la lueur donna vie à une pièce ovale. En levant la tête, il découvrit, une voûte en mosaïque qui suivait la forme oblongue du périmètre. Tout était resté en l'état. L'air était plus respirable qu'en haut, sans doute à cause d'une bonne aération. Ses ancêtres avaient dû faire appel aux meilleurs architectes de l'époque. Farhad s'émut en retrouvant les motifs qui symbolisaient les armes de sa famille.



Chacun possède en lui-même le guide le plus assuré de sa conduite : accéder à cette conscience de soi, telle devrait être notre quête.

2.3

En couverture : *Simurgh*, Maudit

Conception graphique : Catia Caruso

ISBN 978-88-97539-67-4



9

788897 539674

18 euros